



**HENRI
ALLEG**

**CE QUI SE FAIT
EN NOTRE NOM**

Pourquoi ne vous limitez-vous pas à parler des livres récents? me demanda un jour un ami. Ce livre est ma réponse. Il a soixante ans et il est toujours d'une actualité terrifiante. Il a soixante ans

et les agissements qu'il dénonce ont toujours cours. Mieux: les tortionnaires qu'il dénonce n'ont jamais été condamnés, ni même inquiétés, par la Justice! Le régime nazi a eu son procès de Nuremberg, la guerre d'Algérie est restée impunie. Pourquoi? Parce que le Président de la République était aussi général et, quand il prononça une amnistie générale, il n'a rien fait d'autre que couvrir les crimes de guerre commis par ses pairs. Oui, de Gaulle a été aussi une honte, pour ne pas dire pire. À l'image de ceux qui, comme Mitterrand (ministre de l'Intérieur en 54-55, il signa la condamnation à mort de militants du FLN) ou Robert Lacoste (ministre-résident en Algérie en 54-56), résistants pendant la Seconde Guerre et incapables de comprendre la nature profonde des «événements».

Henri Alleg dirige *Alger Républicain*. Il est militant communiste, comme son ami Audin, assassiné à 25 ans par l'armée française. Son journal est interdit, bien que le Tribunal administratif d'Alger déclare illégale cette décision. En novembre 56 il entre dans la clandestinité pour échapper à l'internement. Il est arrêté le 12 juin 57 (Audin le fut la veille). C'est le récit de cette détention qu'il fait ici.

La force de ce document – publié dès 1958 par les Éditions de Minuit et interdit... – est qu'il s'en tient à une description minutieuse des lieux, des personnes et des faits. Ceux-ci tiennent pour l'essentiel à des actes de

torture dont il fut victime un mois entier à El-Biar, dans la banlieue d'Alger, de la part des parachutistes de la 10^{ème} D.P. La description de la «gégène» – dont le nom est indissolublement attaché à Aussaresses et à Massu (le général qui osa déclarer, à propos d'Alleg, que la seule torture qu'il avait subie était «une paire de gifles»)! alors que lui-même s'était rendu célèbre par sa façon monstrueuse de gagner «la bataille d'Alger» en 57) – la gégène révèle la part inévitable de sadisme et proprement d'inhumanité qu'autorise et, sans doute, rend nécessaire l'état de guerre.

Je serai économe des citations tant la lecture de ce livre me bouleverse, et aujourd'hui encore, tout comme la première fois que j'en fis lecture en 1964.

«D'un seul coup, je bondis dans mes liens et hurlai de toute ma voix. Charbonnier venait de m'envoyer dans le corps la première décharge électrique. Près de mon oreille avait jailli une longue étincelle et je sentis dans ma poitrine mon cœur s'emballer. Je me tordais en hurlant et me raidissais à me blesser, tandis que les secousses commandées par Charbonnier, magnéto en mains, se succédaient sans arrêt.» (p.30)

Henri Alleg connaîtra aussi l'épreuve du serum de vérité, alors expérimental. Rien n'aura raison de son silence, il tiendra tête à ses tortionnaires qui, finalement, devant les risques de fuite dans la presse, le transfèrent au camp de Lodi puis à la prison civile d'Alger. C'est là qu'il écrit *La question* et transmet ses feuillets à ses avocats. Immédiatement interdit à sa parution, le livre est republié en Suisse l'année suivante. Comme un samizdat il se répand. Jean-Paul Sartre signe une post-face éblouissante d'intelligence et de courage.

Une dernière chose que je me suis promis de faire chaque fois que je parlerais de ce livre: donner les noms de ses tortionnaires, afin qu'ils ne se perdent pas dans l'oubli: les lieutenants André Charbonnier et Philippe Érulín [Légion d'Honneur], sous les ordres du capitaine Roger Faulques [Légion d'Honneur]. Sous terre, Papon est en bonne compagnie.

Les derniers mots du livre: *«Il faut qu'ils [les Français] sachent ce qui se fait ici EN LEUR NOM.»*

Roger Wallet ♦